

Ce numéro contient : 1° *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de *CONNAIS-TOI*, de M. Paul Hervieu;
2° Le premier fascicule d'un roman nouveau de M. Henri de Régnier : *LA FLAMMÉE*.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 15 MAI 1909

67^e Année. — N^o 3455.



LE PROTECTEUR DE LA CONSTITUTION TURQUE

Mahmoud Chefket pacha, généralissime de l'armée constitutionnelle ottomane, parcourt à cheval les rues du quartier de Péra, à Constantinople.

(Voir l'article, page 348.)

qui ne fut que l'exagération d'une vue juste, qu'Henri de Régnier a consacré la foi de sa jeunesse :

Au carrefour de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures précédentes,
Je vins m'asseoir.

Voilà la manière; mais, outre une poétique, Henri de Régnier apportait ses dons de très grand poète : un sens profond de la tristesse, une imagination



M. Henri de Régnier. — Phot. H. Manuet.

somptueuse et précise, le goût tout à la fois du pittoresque et de la fluidité, l'instinct de la vie et la faculté des symboles, une intelligence presque philosophique. De l'éphémère et de l'éternel, du songe et de ses langueurs, de toutes les nuances de l'ennui et de la mélancolie, des heures et du temps, des fontaines vives, des eaux mortes, des vieux amours et des rêves éteints, de tout ce qui passe et s'efface avec l'or des automnes, nul encore n'avait chanté comme lui la symphonie éclatante et confuse :

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses,
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

Des œuvres telles que *Poèmes*, *les Jeux rustiques et divins*, *les Métailleries d'argile*, *la Cité des eaux*, *la Sandale ailée*, ont ainsi assuré au précaire symbolisme une durée historique, et le poète de *Tel qu'en songe* a fini par chanter Versailles en sonnets aussi réguliers que magnifiques :

O Versailles, cité des fleurs, jardin des rois.

C'est qu'Henri de Régnier ne fut décadent, si l'on peut dire, que par rencontre, par accident, et peut-être par un secret et malin calcul.

Né à Honfleur, la gracieuse petite ville dont il s'est plu, dans *le Trèfle noir*, à évoquer le décor, ayant en lui quelque chose des grands maîtres normands, Henri de Régnier, à Paris, avait aussi fréquenté, à côté de Verlaine et de Mallarmé, Leconte de Lisle et Heredia. Il avait aimé Victor Hugo, Baudelaire et Vigny et, alors même que dans ses vers inégaux il assemblait des images et des sons pour épancher les langueurs de sa jeunesse, il lisait de la claire et saine prose d'autrefois, *les Liaisons dangereuses*, *la Chartreuse de Parme*, *la Faustine*, *Salammbo*, *Madame Bovary*. Secrètement, ce jeune initiateur restait attaché à la tradition vers laquelle, avec désinvolture, il revenait un peu plus à chaque œuvre nouvelle. En 1895, il épousa M^{lle} de Heredia, qui, elle aussi, devait s'acquiescer comme romancière un renom si pur : signe manifeste et charmant d'une alliance définitive avec cette culture classique à laquelle Henri de Régnier, prédestiné peut-être par sa naissance et son nom, s'était toujours adonné par goût naturel. Et c'est ainsi que, devenu prosateur, et, après un brillant apprentissage dans des « contes poétiques », il a écrit des romans, qui sont précisément ceux d'un grand poète amoureux du grand siècle.

Les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle, en effet, ont été plutôt des psychologues que des peintres, et l'immortel Saint-Simon lui-même, suivant une expression de Goncourt qui avait frappé Henri de Régnier, ne nous fait connaître que les personnes, et non les choses. Tous les hommes d'alors sont les acteurs d'un drame dont il nous reste à imaginer le décor, et les mœurs de cette époque brillante ressemblent pour nous aux pièces classiques qui se jouent sur une scène vide. C'est précisément cette scène de la comédie magnifique et galante qu'Henri de Régnier, avec l'exactitude de l'art qui n'est pas celle de la science, a voulu remplir et meubler, c'est ce décor charmant qu'il a voulu reconstituer.

Certes, parmi ces romans, déjà nombreux, d'Henri de Régnier, tous ne sont pas également recommandables à tout le monde.

Familier de ces temps faciles, il en a pris le libre ton, l'allure vive, parfois licencieuse. Cette fantaisie, autant qu'à son goût, convenait à son tempérament. Poète du sentiment et de ses vagues mélancolies, il s'est plu, comme conteur, à mettre plus de précision dans l'analyse de l'amour, de pittoresque et de légèreté dans ses peintures. Mais il y garde son charme, sa délicatesse, même sa philosophie. Les aventures les plus piquantes, dans ses livres, restent gracieuses, spirituelles ou attendrissantes, et les personnages de sa prédilection ont pour eux leur jeunesse et leur irrésolution, car tel est le trait familial de tous les amoureux d'Henri de Régnier : la peur de l'amour. Tout ce qu'il y eut de sensuel et de libertin dans l'époque qu'il étudie se nuance et se poétise avec lui de timidité, de scrupules, d'angoisse même, devient pitoyable et touchant. Voyez cet exquis et lamentable M. de Galandot, le héros de *la Double Maîtresse*, — le premier roman d'Henri de Régnier. Amoureux de sa cousine, il est souffleté par sa mère, qui ne badine pas avec le péché, et jamais plus il n'oubliera ce soufflet qui lui a gâté toute sa vie. Et, dans cette comique histoire de M. de Galandot autour duquel Henri de Régnier a groupé tout le cortège des personnages et dressé tous les décors de la vie contemporaine, on sent qu'il n'est léger, lorsqu'il le devient, que par une sorte de scrupule artistique, par fidélité historique et pour ne point trahir son sujet. L'exactitude, en effet, — une certaine exactitude qui est celle de l'imagination qui voit juste, est son souci principal et constant. Elle est aussi son premier mérite, qui consiste, en des livres de reconstitution, à recréer d'abord de la vie.

Par le tour d'esprit, le décor et le style, c'est à un tel scrupule qu'il doit d'avoir écrit ce bref chef-d'œuvre, *le Rival* (dans *les Amants singuliers*) où revit, en quelques pages, toute la psychologie d'un moment, et cette complexe évocation du grand siècle, *le Bon Plaisir*, où se trouve le tableau le plus réussi et le plus beau qu'il ait encore peint, le passage du roi allant à la guerre, le soir, dans un petit village endormi, à la leur des torches.

Henri de Régnier, pourtant, est aussi un familier des salons d'aujourd'hui. Il aime le monde et il ne dédaigne point d'y briller avec un éclat mesuré. Aussi réaliste que lyrique, il est curieux d'anecdotes autant que de symboles; il ne s'amuse pas moins à observer de son monocle ses propres contemporains qu'à ressusciter ceux de M. de Galandot ou du Roi-Soleil, et, des uns et des autres, il parle volontiers du même ton. Et c'est là, justement, ce qui fait l'extrême originalité et la saveur des romans, non moins nombreux, qu'il a consacrés à peindre les mœurs et les décors d'à présent : — *le Mariage de minuit*, roman d'observateur et de poète, complexe, touffu, avec des parties de chef-d'œuvre, et qui est l'histoire d'une jeune fille honnête et lucide, mais pauvre, parmi la convoitise des hommes et le dévergondage des femmes; — *les Vacances d'un jeune homme sage*, qui analyse les premiers éveils chez un arrière-petit-cousin de M. de Galandot; — *le Passé mirant*, tragique et touchante idylle où deux timides d'aujourd'hui recommencent pour leur compte l'aventure amoureuse qui avait été celle de deux de leurs ancêtres et dont ils ont retrouvé, en même temps que la survie en eux, le secret dans un vieux meuble; — et enfin, le dernier, cette émouvante *Peur de l'amour* où Henri de Régnier a voulu personnifier définitivement toutes les timidités de la jeunesse devant la vie. En ce faible et craintif jeune homme, qui, fils d'une mère légère et d'un père malheureux, se débat en vain contre le pessimisme et une philosophie trop découragée qui lui ont été légués par son père.

C'est à ce dernier genre qu'appartient *la Flambee*, dont *L'Illustration* commence aujourd'hui la publication (1). Et cette œuvre, où la maîtrise s'affirme, marquera peut-être une date dans la carrière de son auteur.

Henri de Régnier, en effet, a joué successivement de la faveur des salons par droit de naissance, de l'estime d'une école par autorité de doctrine et de l'admiration des lettrés par le prestige de son talent. *La Flambee* aura le même succès auprès du grand public qui, chaque jour, s'initie davantage à l'art vrai, et qui jamais n'a manqué d'accueillir avec une prédilection toute particulière les œuvres des poètes.

GASTON RAGEOT

YILDIZ-KIOSQUE

Nous avons publié, la semaine dernière, un plan détaillé d'Yildiz et les premières photographies qui aient été prises par des particuliers dans sa mystérieuse enceinte. Nous reproduisons à la page suivante quelques nouveaux clichés, qui n'avaient pu trouver place dans notre numéro du 8 mai, et que commente la lettre qu'on va lire :

Yildiz-Kiosque ! Voilà deux mots qui jouissent du rare privilège de n'être indifférents à personne. En Occident, la demeure mystérieuse de l'ancien sultan provoque surtout un sentiment de vive curiosité; en Orient, ces mots ont inspiré, jusqu'à présent, un sentiment de terreur à la grande masse du peuple, pendant qu'ils semblaient être une formule magique pour quelques individus qui voyaient le seul moyen de réaliser de louches bénéfices au moyen de plans ténebreux, parfois criminels.

Aujourd'hui tout le prestige d'Yildiz s'est coréolé au son du canon de l'armée de Roumélie, mais la curiosité du public est peut-être plus vive qu'autrefois sur tout ce qui concerne cette résidence à jamais mémorable. Je vous ai envoyé la semaine dernière quelques photographies du parc et de quelques pavillons; je vous dois maintenant une description des lieux pour compléter ces documents.

A Yildiz, il faut d'abord distinguer le parc des palais ou pavillons. Le parc est tout à fait merveilleux, à la fois par ses arbres, ses allées, ses pièces d'eau, et par la vue superbe que l'on a sur le Bosphore, la Marmara et Stamboul. Les palais et pavillons n'ont rien de bien extraordinaires; aucune idée d'ensemble n'a présidé à leur construction, leur architecture est des plus ordi-



Nadir agha. Niazi bey.

A Yildiz : Niazi bey, escorté d'officiers et accompagné par l'eunuque Nadir agha, à la recherche des trésors d'Abdul-Hamid.

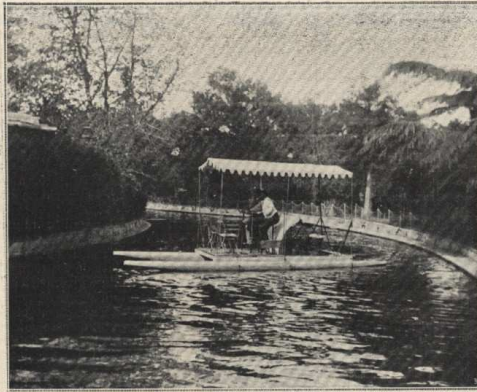
naires, et, au point de vue de la richesse, cela représente à peine la demeure d'un bourgeois cossu; il faut cependant une mention spéciale pour les bibelots et objets d'art d'une grande valeur. Mais, si l'on fait abstraction du manque de goût artistique et d'idée d'ensemble dans la conception, ce d'éléments d'études pour la psychologie d'Abdul-Hamid !

L'ensemble du parc d'Yildiz, avec les palais et pavillons isolés, couvre une superficie immense, sur laquelle on pourrait aisément bâtir une ville de 100.000 habi-

(1) Il y a déjà une pièce de M. André de Lordje intitulée *la Flambee*. M. Henri de Régnier tient à déclarer qu'il doit à la complaisance de son confrère d'avoir pu garder son titre.



Une vue des palais sur le bord du lac.



Les distractions des eunuques : la promenade en podocaphe.

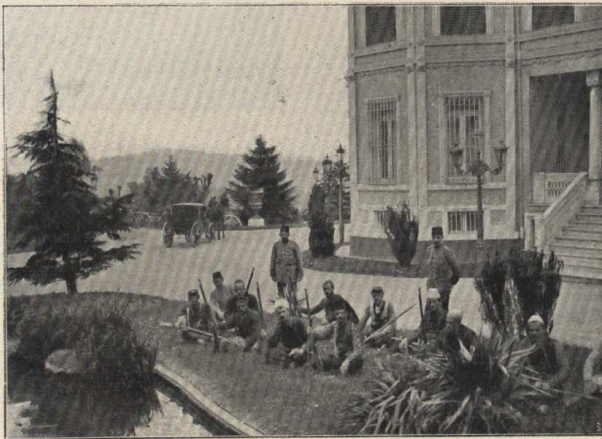
tants. On peut classer tous ces jardins, ces palais, ces dépendances, en trois parties. La première, que l'on appelle le Mabéine, et qui a toujours été accessible au public, comprend surtout les bureaux des chambellans, des secrétaires, des aides de camp et des innombrables employés du palais, dont les plus humbles comme grade n'étaient pas toujours les moins influents. Cette partie du palais, dans laquelle se trouve Yildiz-Kiosque proprement dit, est connue de tout le monde. Le sultan n'y venait que fort rarement, en dehors de quelques réceptions.

La deuxième partie est celle du grand parc ou parc extérieur, qui couvre les quatre cinquièmes de la superficie totale et qui était jusqu'à un certain point accessible à quelques privilégiés. Dans ce grand parc se trouvent le Chalet-Kiosque, le Merassime-Kiosque, qui ont servi de demeure à l'empereur Guillaume et qui, depuis deux ans, servaient de palais de réception pour les cérémonies officielles, le Tehadir-Kiosque, au bord d'une pièce d'eau, le Malta-Kiosque, qui servit de prison à Midhat pacha, le nouveau Chalet, résidence d'été d'Abdul-Hamid, enfin les immenses écuries particulières du sultan, où se trouvent trois cents chevaux de race, une fabrique de porcelaine et de faïence, etc., des animaux de toutes sortes, des oiseaux, des cerfs, des chiens, jusqu'à des chameaux, vivent dans ce parc, les uns parqués, les autres en liberté.

La partie la plus intéressante d'Yildiz, celle qui, jusqu'à présent, était entourée du plus grand mystère, est celle où se trouvent les appartements privés du sultan Abdul-Hamid, le harem impérial, le théâtre, etc. Le fait suivant suffit à montrer jusqu'à quel point tout ce qui touchait de près Abdul-Hamid était secret et mystérieux : parmi tous les serviteurs et les eunuques

d'Yildiz, on n'a pas pu en trouver un seul qui pût guider la commission officielle chargée des recherches, dans tous les pavillons, même dans les jardins ! Chacun d'eux ne connaissait que le coin où il était de service et ne pouvait même indiquer les portes d'accès et les passages ; il est vrai que tous ces pavillons, leurs couloirs, leurs cours, forment un vrai labyrinthe. A côté de ces divers pavillons se trouve un très joli parc, beaucoup plus petit que l'autre, mais plus soigné, avec un lac magnifique dans lequel se trouvent une flottille de douze canots et un podocaphe. L'intérieur des appartements n'a rien de particulièrement riche ; il se distingue surtout par certains côtés originaux ; ainsi on a constaté qu'Abdul-Hamid n'avait pas de chambre à coucher proprement dite. Dans presque toutes les pièces, de nombreuses chaises longues, très larges et très inclinées, servaient de couchettes ; on a trouvé seulement un ou deux lits-cages à roulettes, très ordinaires, dans lesquels le souverain déchu se reposait, paraît-il, quand il était souffrant, après les avoir traînés lui-même dans la pièce qu'il avait choisie pour cette nuit. Partout ou presque partout, à portée de la main, des armes et des munitions, et, détail qui peint bien l'homme, sur tous les meubles, dans tous les tiroirs, d'innombrables rapports secrets de la police occulte.

Enfin, une des particularités curieuses des appartements privés d'Abdul-Hamid réside dans l'immense quantité d'oiseaux qui se trouvent partout ; il y a en particulier toute une collection de perroquets, sous les fenêtres des principales pièces où il avait coutume de se reposer et il y a des personnes qui assurent que ces volatiles étaient dressés de manière à pousser des cris perçants dès qu'ils voyaient approcher quelqu'un ; je ne sais si c'est vrai, mais en tout cas c'est très vraisemblable.



DANS LE PARC D'YILDIZ. — Les soldats de Niazi bey se reposent pendant les perquisitions.

Une idée généralement répandue, c'est qu'Abdul-Hamid avait un immense trésor à Yildiz, sans compter la fortune qu'il possédait en dépôt dans les diverses grandes banques européennes. Cette croyance populaire s'est trouvée justifiée dans une certaine mesure. A la suite de laborieuses recherches, on a fini par découvrir une vingtaine de millions en or et en billets de banque, ainsi qu'une grande quantité de bijoux, brillants, rubis, émeraudes, perles, montés ou non montés, d'une valeur inestimable. Bon nombre de ces bijoux paraissent avoir été enlevés au trésor impérial de Stamboul. Toutes ces richesses ont été découvertes dans des valises, dans des malles, des sacs à main, où elles semblent avoir été entassées en toute hâte.

Enfin, dans le jardin intérieur se trouve aussi un musée contenant surtout de très belles porcelaines de Chine, de Saxe, de Sèvres, des faïences orientales, des émaux admirables, de vieilles montres, des objets d'art de toute sorte, en telle profusion qu'ils sont plutôt entassés que rangés.

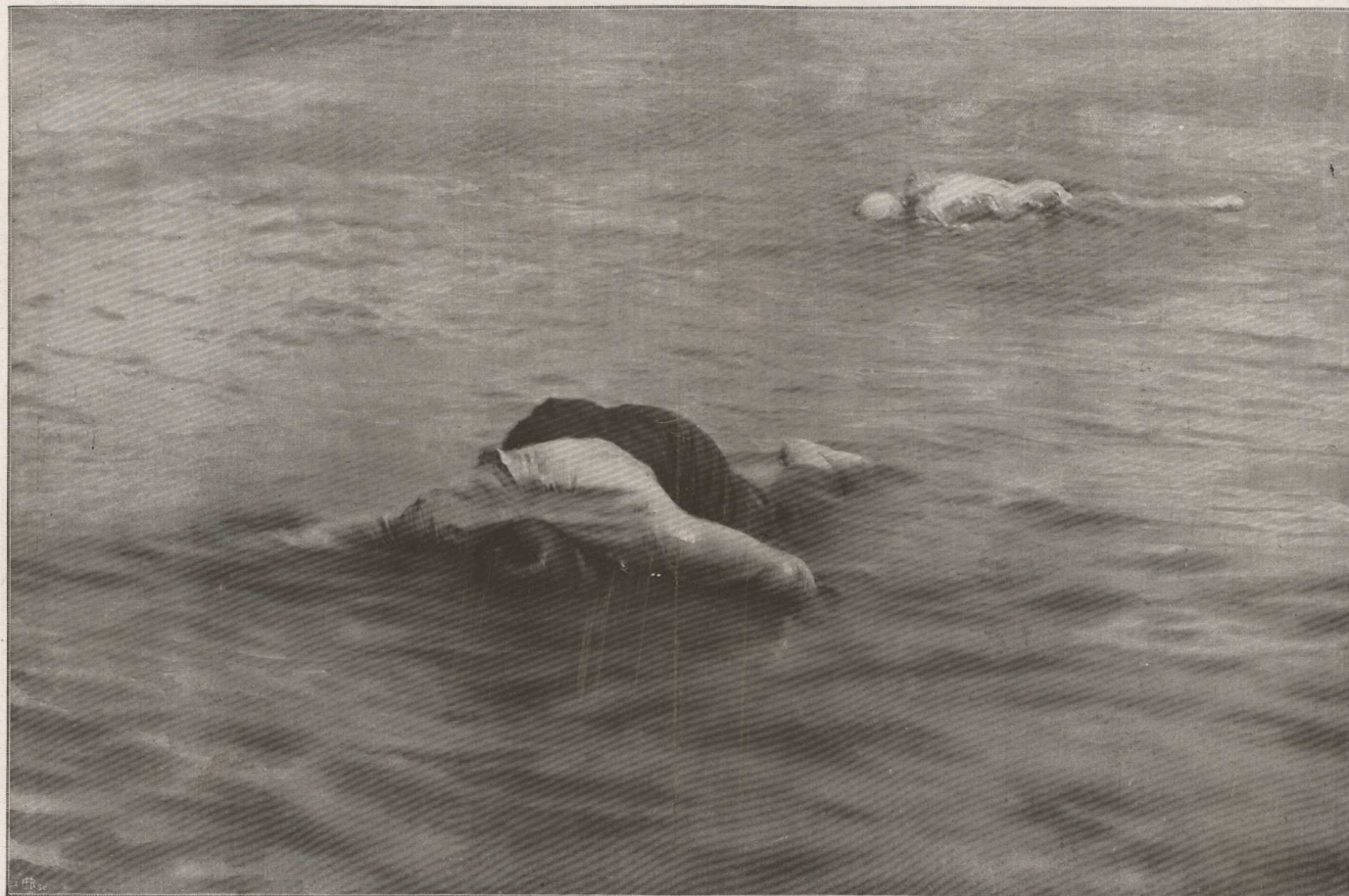
Que fera-t-on du parc et des palais d'Yildiz ? On assure que le parc d'Yildiz sera ouvert au public, moyennant le paiement d'une entrée, de même que les appartements privés d'Abdul-Hamid. Mais ce sont là plutôt des rumeurs et on ne sait au juste quelle sera la future destination de ces lieux dont la vue lointaine a fait trembler tout un peuple pendant une génération. Ce qui semble sûr, c'est que l'on publiera un riche album contenant les vues des coins les plus beaux du parc et des appartements les plus secrets du palais. S. E. Hazim bey, le distingué préfet de Constantinople, qui possède un goût artistique très sûr, s'occupera probablement en personne de la préparation de cet album, qui sera certainement accueilli avec un vif sentiment de curiosité, et dont les quelques photographies publiées dans *L'Illustration* donneront un avant-goût aux amateurs.

Plusieurs des photographies que nous donnons cette semaine nous ont été adressées par un autre correspondant qui nous écrit de son côté :

Yildiz se compose de petits bâtiments d'un style déplorable, d'un jardin et d'un parc. On a mis les scellés partout ; mais, à travers les vitres du rez-de-chaussée, nous pouvions avoir un léger aperçu du mobilier. La principale construction est occupée par ce qu'on appelle pompeusement « le musée ». C'est un ramassis de faux « chine », de sévres en toc, de poignards-couteaux à papier, de meubles en faux Boule, etc., alignés à la queue leu leu, entassés sur des divans sans goût et sans méthode : on dirait le comptoir d'un magasin de nouveautés.

Le jardin ne serait pas désavoué par un petit épicer de la banlieue parisienne. C'est le produit d'une imagination enfantine. Malheureusement, l'enfant qui l'a conçu avait parfois des fantaisies plus dangereuses. Le maître du Bosphore et de la Marmara s'est spontanément interdit de jouir de toutes les splendeurs accumulées pour lui par la nature. Il a préféré creuser un lac minuscule sur lequel voguent encore les embarcations les plus hétéroclites. Une de nos photographies représente deux petits eunuques qui pédalent sur un engin étrange. Un pont en ciment armé imitant le bois relie la rive à une petite île où des daims, des chevreuils, des bouquetins, voisinent avec des grues et des hérons.

Au delà d'un grand mur qui borne malencontreusement



LES MASSACRES D'ARMÉNIENS EN ASIE MINEURE

Des cadavres, emportés par les courants, passent le long du bord du *Victor-Hugo*, mouillé devant Mersina.

* Trois mille cadavres d'Arméniens ont été jetés dans la rivière qui passe à Adana, le Seihoun (ancien Cydnus). Cette rivière coule actuellement en torrent à cause de la fonte des neiges et les cadavres roulent, pile-mille, vers la mer située à 20 kilomètres. On commence à les voir surrager le long de la c. te, apportés par les courants, et les navires de guerre européens peuvent les voir passer lentement, mutilés et tuméfiés, le long du bord... Noté celui d'une fillette de quatre ou cinq ans. Celui encore d'un homme ouvert du bas-ventre au menton, comme bête de boucherie, bras et jambes coupés... Les requins auront vite fait de faire disparaître les traces de ces horreurs...
(Lettres d'officiers de marine au « Journal » et au « Figaro ».)

15 MA 1909

L'ILLUSTRATION

N° 343 — 337



Sur la plage de Bazit, au nord de Latakieh : les fugitifs arméniens rangés pour l'embarquement.

ment la vue du côté du Bosphore s'étend le vaste parc d'Yildiz qui descend en pentes douces. Il est très joliment dessiné et sera magnifique quand les arbres auront grandi. Tel quel, ce sera un bois de Boulogne idéal pour les Constantinopolitains, car, ironie de la destinée, le plus mystérieux des enclos va devenir un jardin public.

LES MASSACRES D'ASIE MINEURE

Avec une simultanéité inquiétante, en même temps que se soulevaient contre la Constitution les soldats de Constantinople, des fanatiques musulmans, comme s'ils n'eussent attendu que ce signal, commençaient, en Asie



A Alexandrette : Arméniens réfugiés dans l'église paroissiale.

Mineure et en Syrie, un épouvantable massacre de chrétiens catholiques, Arméniens, Chaldéens.

Il est impossible encore de se faire une idée exacte de ce que furent ces scènes de sauvagerie, ni d'évaluer, de façon même approximative, le chiffre des morts. Ce furent sur plusieurs points, à Adana, à Latakieh, à Bazit, à Cassah, à Antioche, notamment, d'effroyables tueries. La page qui montre, à l'embouchure du Cydnus, des cadavres apportés à la mer par le fleuve, cette page tragique donne une idée des spectacles qu'on fut exposé à rencontrer dans ces sinistres parages.

À la première nouvelle de ces atrocités, les puissances envoyèrent dans les eaux du Levant des navires de guerre. Pour notre part, quatre des unités de l'escadre de la Méditerranée, alors réunie à Villefranche, en vue

du voyage du président de la République, reçurent l'ordre de se rendre sur les côtes de Syrie ou d'Asie Mineure pour y coopérer au sauvetage des malheureux traqués par les bandes furieuses des Kurdes et aider, au besoin, à la répression des troubles. Le croiseur cuirassé *Victor-Hugo* fut envoyé à grande vitesse à Mersina, le cuirassé *Vérité* à Alexandrette et le croiseur cuirassé *Jules-Michelet* au Pirée, où il devait rester à la disposition de notre ambassadeur à Constantinople. Quant au *Jules-Ferry*, portant le pavillon de l'amiral Pivet, il fut dirigé le 20 avril vers Beyrouth.

À peine arrivé à destination, l'amiral apprit par notre consul général que les massacres avaient eu lieu sur la côte, non loin de la petite ville de Latakieh, située à 100 milles environ au nord de Beyrouth. Le *Jules-Ferry* repartit le soir même et trouva le 23 au matin, à son apparition devant la baie de Bazit, le paquebot *Niger*, des Messageries maritimes, dont le brave capitaine avait déjà recueilli à son bord 2.200 réfugiés arméniens, lesquels, fuyant les violences d'une bande de pillards et de brigands turcs, étaient accourus de tous les villages ou missions des environs. D'autres pauvres gens, terrorisés, se tenaient tapis à terre, n'attendant plus guère que la mort. Quelques coups de canon tirés à blanc eurent vite fait de les attirer hors de leurs cachettes et, en peu d'instants, la plage fut couverte d'une foule de hères déguenillées, apeurés et affamés, qui se précipitèrent vers les embarcations envoyées à leur secours.

Grâce au dévouement et à l'activité des officiers et des matelots, grâce aussi à un temps superbe, on put recueillir en quelques heures 1.450 fugitifs, en grande partie des femmes et surtout des enfants, car la plupart des hommes avaient été massacrés. Tout ce monde, à peine pourvu de quelques hardes, fut installé aussi confortablement que possible sur le pont supérieur du *Jules-Ferry* et groupé autour des missionnaires français qui avaient dirigé leur fuite. De la soupe chaude, du pain, du biscuit, du lait concentré pour les enfants,



Campement de réfugiés dans une chapelle de la mission française d'Alexandrette.

des soins quasi maternels, rien ne fut épargné pour calmer et reconforter ces miséreux.

Le lendemain matin, tous étaient débarqués à Latakieh et confiés au « mutessarif » de l'endroit.

De son côté, le cuirassé *Vérité* avait pu remplir, à Alexandrette, une mission utile.

Dès le commencement des massacres, cette petite ville avait été envahie par une grande quantité de réfugiés de toutes races, de toutes sectes, accourus un peu de partout, se ruant comme un troupeau traqué par la peur, dans un désarroi pittoresque et fort lamentable.

La mission française recueillit le plus qu'elle put de ces pitoyables fugitifs. On les logea, on les entassa dans tous les locaux disponibles, dans les couloirs, les escaliers, dans les chapelles, puis, leur nombre augmentant sans cesse, jusque dans l'église paroissiale, momentanément désaffectée, si bien que, le dimanche, les offices étaient célébrés en plein air.



LES MASSACRES D'ARMÉNIE. — Sur la plage de Bazit, au nord de Latakieh : embarquement de réfugiés dans les canots du *Jules-Ferry*, mouillé au large.